Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 63 (1934)

Heft: 13

Buchbesprechung: Le roman d'un instituteur

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

erronément considéré comme l'originalité de son école, ce pour quoi il avait tant souffert, dut composer et publier son *Cours régulier de langue maternelle* pour cet enseignement simultané dont il n'avait pas voulu en 1823, encore qu'il lui ait valu la gloire de 1804 à 1816.

Quitter un tel poste par coup de tête, surtout en pleine période de crise, cela peut réjouir quelques adversaires bornés ; le pays en souffre ; le démissionnaire constate bientôt qu'il a brisé sa carrière ; dans son propre pays, il reste dépaysé ; parmi les siens, il fait figure d'exilé. Jusqu'à sa mort, le P. Girard, prêtre pieux, religieux exemplaire, paraîtra aux yeux de l'opinion l'ami et l'appui des sectaires qui votèrent les articles de Baden et s'employèrent à la suppression des couvents. Nous aimons à penser que, en 1934, l'excellent Cordelier, mieux informé de l'enseignement de l'Eglise, mieux averti des périls des démissions *ab irato*, se serait plié aux exigences de son Evêque, qui, lui, aurait distingué plus nettement aussi entre un procédé inoffensif et les doctrines qu'on y avait insidieusement accolées. Sans doute n'aurait-il pas ceint son front de l'auréole d'un martyr du libéralisme et des « lumières », Alexandre Daguet ne se serait pas constitué son biographe. Sa *Vie* par le P. Veuthey, privée de quelques exclamations, n'en aurait été que plus édifiante et plus précieuse.

A vrai dire, les jugements que j'émets ci-dessus me sont tout personnels. M. Sudan se borne à conter les événements sans les commenter ; il produit ses textes et ses documents avec une impartiale et sereine objectivité. Les pièces nouvelles cependant qu'il vient de verser au procès abondent dans le sens que j'ai dit ; lui-même le fait sobrement remarquer en plusieurs endroits.

Ces quelques réflexions ne se rapportent qu'à six douzaines de pages de son gros volume. Les 350 autres ne méritent pas moins qu'on les lise et qu'on les utilise. Elles sont plus neuves, elles apportent nombre de renseignements inédits sur l'état de nos écoles, leur organisation et leur développement. Pour être moins dramatiques que celles qui narrent la « bataille pédagogique » de 1823, elles n'en sont pas moins instructives ; j'y ai beaucoup appris ; ce me fut un plaisir d'en prendre connaissance à trois reprises, ce qui donne quelque autorité aux félicitations bien chaleureuses que je crois être en droit d'adresser à M. Louis Sudan, ayant eu l'honneur déjà de les lui présenter à l'issue de son examen de doctorat, en qualité de doyen de la Faculté des lettres de notre Université.

E. Dévaud.

LE ROMAN D'UN INSTITUTEUR

M. Alphonse Aeby, professeur à l'Ecole normale d'Hauterive, a publié, cet été, à la Librairie St-Paul, à Fribourg, un roman puissant et tragique où se trouvent décrites les premières années d'activité d'un jeune instituteur, dans un village important dénommé Rœmerswyl, que sa « topographie » situe indubitablement dans la Singine. L'auteur n'en est pas à son premier essai. Son œuvre littéraire est déjà considérable : un grand nombre d'articles et de nouvelles éparpillés dans divers journaux, trois livres épais : *Der arme Jacob* nous offre l'histoire du *Pauvre Jacques*, ce fermier de la reine Marie-Antoinette que chante une romance, autour duquel se joue la destinée mouvementée, contradictoire et bientôt sanglante des Suisses au service de la royauté française, lors des premières années de la Révolution ; *Um Land und Liebe*, recueil de récits joyeux ou touchants se rapportant à la vie populaire singinoise ; *Die Löwenberger*,

roman historique du temps de Charles le Téméraire et des guerres de Bourgogne ; il y faut ajouter plusieurs drames, joués en divers endroits, et, aujourd'hui, *Der Ueberwinder*, titre que je traduirais par : Celui qui a su se vaincre, ou, en une plus longue mais plus exacte périphrase : Celui qui a trouvé dans sa défaite les éléments d'une victoire future, d'une victoire prochaine.

Le roman comporte une intrigue... romanesque, sinon il ne serait pas un roman. L'intrigue, dans la dernière œuvre de M. Aeby, illustre dans le tragique une vérité que Jules Lemaître avait développée dans le fantastique en son fameux conte *Les Amoureux de la Princesse Mimi.* La Princesse Mimi était en âge d'être mariée, mais ne pouvait choisir qu'un prince d'une condition égale à la sienne. Il n'y avait alors, aux environs du royaume, que deux princes sortables, le Prince Polyphème, qui était sept fois plus grand que la princesse et le Prince Poucet qui était sept fois plus petit. Après beaucoup d'hésitations, la Princesse Mimi allait épouser le Prince Poucet, lorsque survint le Prince Charmant, de même taille qu'elle, la dépassant tout juste un peu.

L'instituteur Lothar Waldauer a plus de choix, car les jeunes filles à marier ne manquent pas autour de lui, à Düdingen, — pardon, à Rœmerswyl. Son inclination le porte d'abord vers Gertrude, sa collègue dans l'enseignement. Mais il est conquis par la beauté lumineuse et l'intelligence affinée de Claire, la fille d'un riche industriel ; un différend d'ordre social entre celui-ci et Waldauer rejette l'instituteur vers Ruth, une jeunesse capiteuse, de père inconnu, dont la mère est une boutiquière aux trois quarts ruinée. La Princesse Charmante ne survint pas à temps pour empêcher le mariage et le malheur de Lothar ; elle intervint quand même, quand elle le put, Ruth morte, sous la douce figure de Gertrude. Voilà ce que les lecteurs superficiels apercevront dans ce livre touffu et fort, où, de fait, la tendresse respectueuse de Waldauer pour Claire, la fougue de sa passion pour Ruth, puis la trop tardive découverte de son erreur sont analysées avec une pénétrante perspicacité, occupant bien la moitié des 275 pages du livre.

L'autre moitié renferme l'étude d'un problème social intéressant, celui de l'activité d'un instituteur hors de sa classe. Lothar Waldauer sort de l'Ecole normale bien armé pour remplir sa tâche professionnelle. Si jeune qu'il soit, il domine ses grands garçons dès le premier jour, tient fermement en main un cours supérieur difficile, rajeunit l'enseignement de son prédécesseur et mérite les éloges teintés d'admiration et d'inquiétude de son inspecteur, que les méthodes nouvelles n'ont pas encore conquis, mais qui ne peut méconnaître les excellents résultats qu'elles ont obtenus à l'école de Rœmerswyl. L'examen officiel, en présence des dignes membres de la commission scolaire, a inspiré à l'auteur un des passages les plus spirituellement croqués des coutumes pédagogiques dans notre canton ; il en est d'autres, une réunion de la Société d'éducation, par exemple, une joyeuse rencontre entre collègues, où l'on médit un peu des programmes et des autorités scolaires, où l'on rappelle les années d'Ecole normale, où l'on chante beaucoup.

Mais l'énergique vitalité de Lothar se sent étouffée dans les limites étroites des parois de la salle de la vieille maison d'école (on en a bâti une neuve, fort bien aménagée, depuis). Il veut sincèrement faire du bien ; il veut aider les faibles et les pauvres, les unir pour qu'ils soient plus forts, leur procurer du travail et du pain, en l'espèce par la fabrication de chapeaux de paille à domicile pendant les journées et les soirées d'hiver. Mais sa générosité est inexpérimentée, crédule et parfois emportée. De pénibles circonstances de familles et de relations,

la placide inertie des anciens, l'astuce avide des riches et la hauteur dominatrice des puissants, les combinaisons ténébreuses des politiques, la méfiance et la trahison de ceux mêmes auxquels il veut du bien, tout se ligue contre ses initiatives, tout s'allie pour les faire échouer. Ce qui fournit à l'auteur l'occasion de faire un portrait fort vivant des mœurs sociales et politiques du village, avec leurs intrigues, leurs collusions d'intérêts particuliers, leurs roueries et leurs surprises.

La principale cause de ses malheurs, Waldauer la trouve, un peu tard, alors que la dure infortune aura souligné, sans pitié, ses insuccès, dans ses propres défauts. Il a de si belles, de si généreuses qualités que le lecteur s'attache à la personne de Waldauer ; telle lectrice a versé sur son sort de copieuses larmes ; on l'aime, on le plaint, on s'irrite avec lui, on souffre avec lui. Hélas ! il est infatué aussi, il est entêté, il se laisse entraîner à contredire, non seulement en parole, mais dans l'action. Ses revers ne sont que trop explicables par la maladresse de ses entreprises et leur précipitation irréfléchie.

Il est jeté bas, et dans quelles circonstances douloureuses de ménage et de famille ! Il y en a presque trop. Mais c'est un fort. Il va se relever et se reprendre ; les épreuves qui lui sont infligées ni n'abattent sa volonté ni ne rabaissent son idéal. Constatant que la source de ses mécomptes se trouve en lui autant que dans la méchanceté des hommes, c'est lui-même qu'il va s'appliquer désormais à dompter, ce sont les dispositions ingrates de son caractère qu'il va réformer. Son noble cœur triomphe de sa mauvaise tête. Et cette victoire est due, l'auteur l'a sobrement mais nettement déclaré, à ses convictions chrétiennes.

L'instituteur exerce une profonde action sur son entourage ; il peut redresser les mœurs ; il peut aider les petits ; il peut incliner les puissants et les forts à plus de justice, à plus de charité. Cette action, l'instituteur l'exerce dans sa classe, sur ses élèves, en élevant à un degré supérieur de vie morale et chrétienne les jeunes gens sur lesquels il a l'emprise d'un Lothar Waldauer. Qu'il ne se laisse donc pas entraîner à tripoter dans la cuisine politique du village, à lancer des entreprises industrielles qu'il n'a ni la compétence ni le temps de mener à bien. Qu'il reste instituteur et qu'il tire de sa situation officielle, de sa compétence professionnelle, de son dévouement journalier le maximum d'influence sur ses écoliers d'abord, sur leurs parents ensuite et enfin sur les autorités sociales avec lesquels sa fonction le met en contact, voilà ce qu'apprend Waldauer de son collègue mourant, voilà la leçon du beau livre de M. Aeby.

Certes, ce n'est pas un roman à l'eau de rose ; nonobstant le réalisme vigoureux avec lequel sont décrites les vilenies de la vie et les angoisses des cœurs, ce livre de vérité et d'énergie procure un réconfort à qui le lit.

E. D.

LE CERCLE D'ÉTUDES

Ce qu'il est.

Voir. Juger. Agir. En trois mots, se définit le cercle d'études. Autrement dit, c'est une méthode d'information et de formation qui supplée aux moyens traditionnels. Méthode rapide surtout et bien adéquate aux besoins du temps. Dans les professions manuelles, les jeunes n'ont guère de loisirs à consacrer aux patientes lectures, aux laborieuses recherches. Encore moins, peuvent-ils parfaire leur instruction en suivant des cours. Le cercle d'études leur donne brièvement, c'est sûr, mais en dose suffisante, ce qu'ils ont besoin de savoir.